

Vincent Valas

LOL

Illustré par Sylvie Piqué

Freud a dit que les filles sont amoureuses de leur père. Quand, chaque samedi, j'attends Marion à la sortie du lycée, je me dis que toutes les filles le sont, hormis la mienne. Ou est-ce parce qu'elle m'aime tellement qu'elle me fait poireauter ainsi, à une dizaine de mètres de l'entrée, dans ma voiture, jetant régulièrement un coup d'œil dans ma direction pour voir combien de temps il me faudra cette fois pour en jaillir ? Erreur. Bien installé, je lis un journal et parfois je m'imagine le replier, démarrer, quitter ce coin de rue où, un mois auparavant, elle me demandait de me garer, parce qu'elle voulait avoir le temps de dire au revoir à ses copines. Version courtoise pour me dire que la présence de son père lui colle les boules et qu'à quinze ans, se faire attendre par son père, c'est tout sauf glamour. Pourtant elle me semble encore proche l'époque où Marion se jetait dans mes bras, pratiquement la première à sortir. Je l'imaginai alors quittant la classe dès la sonnerie, dévalant les escaliers juste pour le plaisir de m'embrasser. Il est vrai qu'entre l'enfant radieuse et cette adolescente qui jacasse, il y a un monde. Où est passée la blondinette si joyeuse, qui parlait des heures entières, riait et s'étonnait d'un rien, et dont le regard aimant me faisait céder aux moindres de ses caprices. J'ai beau me dire que toutes les générations ont leur truc pour faire râler leurs parents, j'avoue éprouver d'énormes difficultés quand je regarde cette face de carême aux cheveux ailes de corbeau, aux yeux charbonnés et aux lèvres violacées. De plus cette manière de s'habiller à la vrac m'exaspère. Peut-on me dire d'où sortent ce pull informe alors qu'il fait encore chaud, ce pantalon handy-bag entouré de ce qui semble être une mini

noire et cette paire de chaussures orthopédiques ? Mais là où je fulmine c'est la vision sous son bras de ce classeur déglingué, dans lequel je devine ses livres qui après deux mois de la rentrée n'ont de livres que l'apparence. Enfin ! Estimons-nous heureux. Aujourd'hui ses cheveux semblent propres et elle a eu la bonté de m'épargner les deux perchoirs à perruches aux oreilles et les multiples chaînes la saucissonnant du cou à la taille, faisant d'elle un vrai pensionnaire d'Alcatraz. Malgré tout j'ai du mal à intégrer le personnage. Pour tout dire je suis consterné et pire quand je dévie légèrement mon regard vers ses amies. Si encore elles étaient toutes comme elle. Ce serait trop beau. Mais l'une affiche un teint « bonne mine », des cheveux courts, un débardeur prune, un jean clair et l'autre, peut-être exagérément maquillée, respire la santé, incarne l'insouciance associée à cet âge. Je sais que dans un groupe de filles il y a toujours un laideron. Pourquoi fallait-il que cela tombe sur la mienne ? Est-ce pour nous punir qu'en plus elle devient obèse ? « Ça lui passera » m'affirme mon ex-femme. En attendant, je contemple le désastre, ce reflet que le rétroviseur a du mal à contenir. Alors qu'elle s'avance enfin vers moi, je constate qu'elle a malgré tout conservé la démarche de sa mère, un reste de grâce, un truc d'éducation qu'évidemment elle gâche en se foutant un doigt dans le nez. Depuis un mois elle roule cet inévitable caca dont elle va se débarrasser dans mon cendrier, et ça, si elle est de bonne humeur, l'autre option ce sera sur son siège,



du côté portière, avec en prime les pieds sur la boîte à gants. J'invoque en silence sainte Rita.

Un « salut » glacial annonce la couleur de la journée. J'ouvre sa fenêtre. Elle m'a compris et balance son obus dehors.

« J'ai la vérole ou quoi ? » lui tendant la joue malicieusement, car je sais qu'inévitablement elle va jeter un coup d'œil à l'arrière, voir si ses copines ont disparu, avant de s'exécuter. Pour une fois elle m'embrasse sans rechigner.

« Qu'est-ce que...? Mais tu piques ! » et là, fallait bien que ça coince, qu'elle me fasse un coup. Là, sur le visage de l'ange dont je préserve jalousement le souvenir envers et contre tout ce qu'elle peut faire, sous le sourire triomphant de la bonne blague, je vois le percing qui m'éraflait la joue.

« Très joli », dis-je, ça t'achève, je pense, et je démarre avec une envie irrépressible de la gifler. Peut-être est-ce cela d'ailleurs qu'elle attend ? Une giroflée à cinq feuilles sur sa bonne joue rose d'adolescente. Si seulement j'étais sûr que cette baffe pouvait lui remettre les idées en place, je m'exécuterais tout de suite. D'autant que jamais nous n'avons eu avec Mathilde ce genre de geste envers elle. Question d'époque ? La torgnole est un concept sans paramètre de temps. Question de milieu ? Je sais que même le père de Mathilde lui en a retourné une dizaine dont elle se souvient encore. Alors pourquoi j'hésite ? Parce que dans le cas de Marion ce serait comme pisser dans un violon et que maintenant l'envie perdrait son effet, celui de la surprise. Je serre fort le volant et je jette un coup d'œil vers elle en passant à un autre problème, celui de trouver quelque chose à lui dire qu'elle captera et qui aura la chance de provoquer une réponse.

Mais trouver un sujet de conversation avec Marion tient aussi de l'impossible. Thèmes à éviter avec Marion : « Comment ça va au lycée ? Qu'as-tu fait cette semaine ? Tu veux déjeuner où ? Y'a un

truc que tu aimerais faire aujourd'hui ? Tu dors à la maison ? Comment ça va avec ce type avec qui je t'ai vue la dernière fois ? Comment va ta mère ? » la dernière surtout, celle qui provoque l'inévitable « si tu t'inquiètes pour elle t'a qu'à l'appeler ». TAKA, le grand dieu TAKA et dans l'ordre tout le panthéon : ÇAVA, KEUDALE, PAFIN, CHEPA, NAN, DEKITUPARLE, version angélique du démon KESKEÇAPEUTE-FOUTRE.

Parce qu'elle a décidé de faire la gueule j'abandonne le rôle du père parfait. Ainsi ce qui aurait pu être une journée agréable, je décide de la pourrir un peu plus. D'abord nous déjeunerons en terrasse, et de préférence au soleil, histoire qu'elle rôtisse dans son pull et que lui cuise son bout de métal sur le menton. Et si tu continues de te montrer si particulièrement aimable je vais m'inventer une course urgente à faire au bureau, « mais cela prendra à peine une vingtaine de minutes ». En me débrouillant bien je t'en collerai le triple et avec un peu de chance je trouverai une place en double file, ainsi tu seras obligée de m'attendre dans la voiture. Là tu auras de bonnes raisons de faire la gueule et Mathilde pourra toujours me téléphoner ce soir en me disant que décidément comme père je me pose un peu là. Vivement ta majorité que tu me dises que ce week-end tu regrettes mais que tu as pleins de trucs à faire. D'ailleurs vu la tronche Mansonienne que tu tires et la révolte qui couve, je me demande pourquoi tu attends cette émancipation qui somme toute n'est qu'une décision d'ordre législatif. J'ai cru que c'était dû au fric que je lui file en fin de journée pour la semaine. Aussi lui ai-je ouvert un compte et j'y dépose chaque mois largement de quoi lui éviter de me voir. Mais elle persiste. Alors ce doit être le plaisir de me faire la gueule. Quand même tu exagères. J'aimerais vraiment savoir ce que tu me fais payer. « C'est quand même ta mère qui a décidé de me quitter et de surcroît avec mon meilleur pote » me suis-je une fois risqué à lui dire. J'attendais une

réponse, n'importe quoi : « T'as rien fait pour la garder, elle a eu raison de partir, t'es un mou, Maman méritait mieux que toi ». Rien. Le regard inexpressif me transforme en vitre. J'aurais tellement voulu rentrer dans les détails, te donner ma version, même si cela fait maintenant trois mois. Crois-tu qu'il soit trop tard pour avoir la moindre chance de m'écouter et de me comprendre ? Hein ? Je me demande comment j'aurais réagi si tu m'avais dit « OK, aligne, j'écoute. Plaider, c'est ton métier ». Ma chérie, tu sais, c'est toujours les cordonniers qui sont les plus mal chaussés. Mais au moins, avec cette réponse, aurais-je pu commencer à te raconter cette jolie histoire :

« Il était une fois un prénommé Sébastien inscrit en faculté de droit. Un après-midi de printemps ce garçon rencontra au café du coin, dans la salle du fond, là où on parque les fumeurs, une fille qui, vu les bouquins alignés, annonçait la future psychologue. La fille était extrêmement jolie et il s'étonna qu'avec un tel physique elle ait choisi cette carrière : à chaque corporation correspond un type physique. Je te jure. Regarde-moi.

Je me souviens particulièrement de son port de tête au moment où j'entrai à mon tour dans la salle et qu'elle leva vers moi ses yeux céladon. Un regard doux, un léger salut du bout des lèvres avant de continuer d'éplucher le cours et de surligner le livre ouvert devant elle et puis, de nouveau, ce regard. Tu sais les histoires ça démarre sur du rien. Et ce rien s'associa à un « au lieu de bêtifier, offrez-moi un café ». J'ai aimé ce vouvoiement, cette voix. Tu vois, je suis peut-être un type qui défend de vrais salauds, un complice du capital, dont le travail consiste à dégraisser de leurs employés les succursales européennes de la multinationale dont je défends les intérêts, parce qu'en Chine elles sont plus rentables, mais un jour j'ai été un homme abruti d'amour. Alors oui, je te demande : où est-ce que tu crois que ça a déconné ? Eh bien je crois que j'ai tué le rêve. Mais enfin faut

choisir. Ta mère était une princesse. Regarde tes grands-parents et tu comprendras. Une princesse ça veut être reine et une reine ça s'entretient. Alors oui, je bossais comme un esclave, je passais des journées et des nuits entières à faire du pognon parce que, tu crois quoi ? Qu'un appartement de six pièces, situé dans un bon quartier, ça tombe du ciel ? Plus la baraque en bord de mer, les trois bagnoles et les fringues, parce que ta mère, elle déteste faire les soldes. Mais me diras-tu, ton pote, lui aussi il fait du fric et en plus il passe du temps avec elle. Alors je vais être clair et net : je la baisais peut-être moins bien. Et si tu me dis « Je déteste quand tu parles comme ça », je te répondrai : ça aussi tu peux le rajouter à ma note. Quoi que je fasse, le cambouis dont je suis issu, il en reste encore l'odeur collée à ma peau. Et même si j'avais enfourné tous les manuels de savoir-vivre de cette terre, renoncer à une partie du milieu d'où je viens, c'était renoncer à mon père et son cul valait bien ceux pète-sec de la belle-famille que j'épousais en plus de ta mère. Mon père aussi, malgré son bleu de travail, a su rendre ta grand-mère heureuse. Il en est mort le pauvre type. Elle devait l'aimer d'ailleurs, elle aussi. Somme toute je crois que ta mère m'aimait un peu. Peut-être m'aurait-elle aimé encore plus si moi aussi j'avais dégagé de cette terre. Veuve, jeune, riche et belle. On fait ce qu'on peut avec ce qu'on a et moi, si je risque le cancer des poumons, j'ai rien d'un cardiaque. Et cesse de me regarder de haut ! Avant de te le permettre, malgré tout mon amour de père : « Lave-toi la figure et enlève-moi cette horreur de clou qui te défigure ».

« Eh, tu m'écoutes ?

- Quoi chérie ? »

Apparemment j'ai raté quelque chose. Ce qui me saute aux yeux, c'est son assiette déjà vide. Je jurerais qu'on vient juste de lui servir son plat. Je suis sidéré et cela doit se voir : bouche ouverte et yeux en

billes de loto. Je le sais parce que j'ai une sensation particulièrement agréable de détente au niveau du maxillaire inférieur et une légèrement douloureuse aux paupières. Et surtout je sens mon estomac faire comme une boule à l'image du bol alimentaire qu'elle doit avoir dans le sien. J'avais remarqué depuis quelque temps que Marion finissait ses repas plus rapidement. Je pensais qu'elle avait juste un bon coup de fourchette et je me félicitais d'avoir une gamine qui mangeait normalement à la différence de tout ce qu'on peut lire sur les filles de cette tranche d'âge. Mais là, là ! elle ne mange pas. Elle engouffre. Elle se gave. Elle bouche. J'ai le cœur au bord des lèvres. Il faut que je me secoue, que je sorte de cette torpeur qui frôle la panique. Il faut que je trouve autre chose à regarder et comme il n'y a qu'elle devant moi, il faut que je m'efforce de changer d'expression et cette petite garce on peut dire qu'elle ne m'aide pas. Marion a enlevé son pull. Quand je disais qu'elle faisait une gueule Mansonienne j'étais dans le vrai. Là, au-dessus de son assiette, la moitié du visage de Marilyn Manson me fixe de son regard torve, borgne et vicelard. Je suis au bord de lui demander soit de remettre son pull soit d'enlever son tee-shirt. Au point où nous en sommes, vu le succès remporté en nous asseyant à la terrasse, ma fille en soutien-gorge serait le point d'orgue qui manque à l'ambiance.

Je trouve que nous faisons un couple père-fille épatant, moi en sportwear lacoste-jean-veste-tweed et elle en muse d'HardAngel pointcom. Si quelqu'un pense « Regarde ce vieux salaud qui déjeune avec sa minette », je l'envoie directement consulter ma femme. Alors que Marion s'essuie délicatement les lèvres, je focalise sur la pointe de son percings, au cas où se serait empalé un morceau de viande froide, voire un bout de laitue.

« Le problème avec toi c'est qu't'as une manière d'esquiver tout ce qui peut t'emmerder. Tu vois papa, le problème c'est ça. Maman aussi

est comme toi et j'dois te dire que ce point commun entre vous deux, je m'en passerais bien ».

Là, je reste sur le cul et si j'osais, je le lui demanderais bien de me le redire ce « papa ». Marion relève adroitement sa chevelure dénaturée et la roule en boule à l'arrière de sa nuque. Le geste est gracieux, féminin. Beaucoup moins l'épingle à nourrice qui semble surgir de sa main et dont elle fixe le tout. L'éclat de l'épingle et du percing me laisse songeur : malgré tout, elle a le sens du coordonné, surtout au niveau des accessoires.

« C'est vrai, tu penses beaucoup trop. Jamais t'es relax. Et ça, tu vois, ça m'empêche de te parler. A chaque fois que j'ouvre la bouche j'ai toujours peur de dire une connerie où de t'emmerder. Avec Maman...

- Laisse ta mère où elle est, dis-je un peu brutalement ce qui lui fait écarquiller les yeux. Puis soudain je devine ce qui se trame et continuant sur le même ton, « si tu as un truc à me demander vas-y ! J'ai horreur des gens qui tournent autour du pot. »

Rassurée par le fait que c'est ma fille et me plaignant déjà du regard, une garce bijoutée avec son étalon de mari qui pourrait, lui, être son père, découpe le filet trop cuit d'une sole meunière. Profitant de ce moment d'inadvertance, ma fille s'enfourne l'index dans le nez, puis le fait disparaître dans la boule de mie de pain consciencieusement roulée alors que nous passions la commande du dessert et qu'entre en scène « PAFIN ». Qu'en aurait-il été si elle avait eu faim ? Aurait-elle ingurgité assiette, verre et couverts ?

- V.o.i.l.à, semble-t-elle épeler. Tu sais, je suis loin d'être complètement idiot et je sais que t'y es pour rien si maman est partie. Les gens s'aiment, et puis se séparent. C'est comme ça. Mais tu vois...

- Ma chérie, moi je vois rien du tout.

Marion se crispe. Je sens la coquille qui entoure ma fille se

refermer. Je lève les yeux au ciel. Quand elle fait ça elle me rappelle tellement sa mère et ce « Tu vois » est l'un de mes pires souvenirs : « Tu vois, je pensais que pour les enfants (à venir) ce serait mieux si nous avions un endroit pour partir en vacances - silence grave - Tu vois, des amis (les siens) ont vu près de leur propriété au Cap une maison à vendre et je, tu vois, pensais que nous pourrions y aller jeter un coup d'œil (avec mon chéquier, j'en étais pratiquement sûr) », « Tu vois, je crois qu'il est important que Marion entre en pension, tu vois, il est important qu'elle apprenne rapidement à être indépendante alors, tu vois, j'ai pensé à cette école près de chez mes parents ». « Tu vois », qui en fin de course devient « Tue-toi ». Ça pour voir j'ai vu... et surtout comment tu étais douée pour me faire enculer les mouches!

Lentement je pose ma main sur la sienne et curieusement Marion la laisse là et relève les yeux. Je jurerais qu'elle a au coin de l'œil ce qui s'appelle une larme. L'assiette vide, la larme à l'œil c'est trop pour moi.

- Je voudrais passer plus de temps avec toi. Je voudrais passer une semaine chez toi et l'autre chez maman. Je déteste ce système de te voir que le samedi. Je déteste ces déjeuners avec toi. Ces après-midi toujours tronquées par un rendez-vous dont tu te souviens au dernier moment et puis le retour chez maman, toi qui me laisses en bas et elle qui m'assomme de questions sur ce que nous avons fait, sur ce que tu as dit d'elle et qui me traite de menteuse quand j'lui réponds « rien ».

- Tu en as parlé à ta mère ? déglutis-je.

- Je pensais que ce serait plus simple que ce soit toi qui le fasses. Mais si ça doit poser un problème...

- Un quoi ?

- Je comprendrais très bien que tu aies ta vie et que de t'encombrer d'une môme est la dernière chose que tu souhaites en ce moment. Après tout, maman refait la sienne alors je comprendrais que tu en fasses autant.

Les derniers mots s'étranglent au fond de sa gorge.

Je lui souris, et de la voix la plus douce que je peux me permettre, alors que j'ai le cœur qui bat à plus de cent.

- Ok, mais à une seule condition.
- Laquelle ?
- Tu m'enlèves ce truc à la mentonnière.
- Tu rêves !

C'est grâce à ce type d'insolence que je me dis que je suis bien ton père. Et j'avoue que ce type de sortie me manque et qu'en bénéficier uniquement le samedi m'est insuffisant. A qui la faute si aujourd'hui je n'ai que ce jour pour profiter de tes sautes d'humeur, tes exclamations toutes faites pour me prendre à rebrousse-poil et auxquelles je réponds par un « Pardon ? » offusqué ou un « Tu sais à qui tu parles là ? ». Déjà je cherche autre chose qui provoquera tes petites explosions qui m'affirment que là, c'est ton domaine et que je n'ai aucun intérêt à y pénétrer. Comment n'ai-je pas vu la crise arriver à son point de non-retour ? Et comment ai-je pu être si aveugle face à ce qui était en train de se jouer et dont j'étais pourtant le principal protagoniste, au dire de ta mère ?

Dire que j'étais, ces derniers mois, en voyage d'affaire, est la seule excuse présentable. L'autre c'est que je suis accro au pouvoir que mon job me confère. Pouvoir que je mesure à l'aune du nombre de zéros derrière le premier chiffre de la somme que je touche en gagnant une affaire. J'ai rien trouvé au-dessus de ça. Ça vaut toutes les baisers.

Ainsi, cet été, après avoir claqué la bise à la petite famille en vacances au Cap avec ma mère, je partais joyeusement en Chine régler ma petite affaire dont les négociations avaient commencé quelques six mois auparavant, promettant un retour dans les quarante-huit heures à venir. Une semaine passa puis deux. Ce qui signifiait pour Mathilde que je les retrouverais à Paris. Ce que je retrouvai, ce fut Mathilde

empaquetant ses livres dans le salon et surmontant rapidement la surprise de me voir, me demandant le divorce. Quant à Marion, elle était avec ses autres grands-parents dans la propriété familiale. Sur le coup je crus à une blague. Quand le vidéophone sonna et que je vis la tête de Julien, je compris qu'il valait mieux attendre avant d'agir. Julien, le Bô Julien, l'ami d'enfance, le genre de copain dont l'intelligence et le cœur sont uniquement au service de ses intérêts. Le genre de type dont les hémisphères cérébraux sont deux testicules, les cheveux des poils pubiens, dont le nez frémit comme un cochon truffier et s'allonge dès que passe à sa portée n'importe quelle femelle, surtout ma femme. Elle lui échappa car je fus le premier à la rencontrer et malgré le rentre dedans qu'il lui fit, c'est moi qui lui passai la bague. J'aurais dû me méfier quand, pendant le banquet de noces, en bon témoin, il dit au cours de son compliment que j'étais le style de mec qui n'accordait de l'importance au prix des choses qu'au moment où je risquais de les perdre. Enfin quelque chose dans ce goût-là, j'ai oublié la lettre mais je suis sûr d'en restituer l'esprit. Sur quoi se fonde ma certitude ? J'ai une montée d'adrénaline qui me traverse de part en part chaque fois que j'évoque ce moment.

Je suis resté très digne quand il est monté chercher Mathilde. Je lui ai juste collé mon poing dans la gueule, lui explosant la mâchoire. Ce qui me valut une plainte en bonne et due forme avec ma femme comme témoin qui en profita pour étayer sa demande de divorce : maltraitance physique et mentale. Jouer la carte de l'abandon du domicile conjugal fut le dernier réflexe logique que j'eus. Aussi sommes-nous pour l'instant séparés de corps et je verse une indemnité compensatoire à ma chère et tendre. Quant au divorce... elle peut s'asseoir dessus. Je sais que je fanfaronne quand j'en parle. Rentrer le soir seul dans notre grand appartement me rend dingue. Mathilde, en emportant ce dont elle avait besoin pour son nouveau domicile, en a suffisamment laissé pour

imprégner l'air de sa présence. Je crois que le pire fut quand elle vida la chambre de Marion, laissant le matelas, « au cas où ta fille se déciderait à passer une nuit chez toi ». Cette chambre que je vais enfin remettre d'aplomb.

Cela nous a donné quelque chose à faire ce samedi après-midi. J'eus au moins le plaisir de voir que toute gothique qu'elle est, Marion dort toujours dans un lit et qu'au sujet de la décoration elle a gardé un goût à la Ségur, tendance Laura Ashley, qui montre qu'elle est restée une toute petite fille. Je suis pris d'un fou rire quand, sur le pas de sa future chambre, j'imagine ce que donnera un disque de Heavy Metal dans cette future bonbonnière. La sonnerie du téléphone me fait dégringoler de mon euphorie, inutile de décrocher pour savoir qui c'est. Même les objets ont une manière bien à eux de vous annoncer les empêcheurs de tourner en rond. « Allô, ma douce » faillis-je dire ironiquement, alors que de l'autre poste répondait déjà ma mère. Un « Allô ! » sec afin qu'elle lâche le combiné qu'elle a pris l'habitude de décrocher sans m'en demander à aucun moment la permission. Juste un appel de David qui me confirme l'heure du dîner. Comme quoi ma séparation d'avec Mathilde a ses bons côtés. C'est vrai que le prix d'une épouse se mesure au nombre d'amis que l'on perd, sans pour autant les remplacer par les siens. Tout frais encore de ma douche, je récupère de ma bouffée paranoïaque et boutonnant une chemise je me dirige vers le bar du salon.

Assise sur le Chevalier crème, devant la table Marjorie, la bouteille de Porto devant elle, le verre à la main, le Café Crème aux lèvres, ma mère. J'admire la mise en scène. Juste ce qu'il faut de lumière diffusée par l'halogène derrière elle, faisant une aura de lumière digne d'une sainte que reflètent ses cheveux blancs impeccablement coiffés. Le gilet de cachemire gris-bleu, négligemment déboutonné, laisse passer par l'encolure le rang de perles raz du cou que lui offrit mon père pour leurs fiançailles. A l'annulaire de la main gauche la volumineuse bague

papillon, un jubilé de mariage, écrase de sa monture platine l'alliance qu'elle porte malgré son veuvage survenu depuis plus de quinze ans. Vêtue d'une jupe en peau, exactement de la couleur de son gilet, dont la longueur laisse juste voir, alors qu'elle croise les jambes, ce qu'il faut de genoux. A soixante-dix ans je me dis que même moi j'en tomberais amoureux. Alors mon pauvre vieux, dans son garage, de l'huile de vidange jusqu'aux coudes, quand cette créature venait « faire vérifier ses niveaux », il devait en être zinzin. Aujourd'hui qu'il est bien mort et enterré, elle vit principalement des intérêts que lui rapportent les placements faits avec le prix de la vente de ce qui, d'un petit garage, devint le premier carrossier de la région. Je pense aussi à mes grands-parents que j'ai si peu connus et à leur désespoir d'avoir mis au monde cette fille unique, froide et qui les détestait sans raisons. Voilà l'histoire pour ce qu'en connais.

Rien d'autre pour savoir si, envers et contre tout, elle avait aimé mon père. Sacré coup de queue, il devait avoir mon vieux, pour s'embaguer la fille du chirurgien cardiologue du département.



Clignant de l'œil, j'échappe un court instant à cette Héra incarnée et m'avance vers le bar. Je sors un verre, ma bouteille de Glen'dont je me verse l'au-delà de la dose politiquement correcte. Si j'échappe à son regard, sa voix m'assomme alors que je suis encore de dos, portant le verre à mes lèvres.

- Alors, tu sors ?

- Il semblerait.

- Avec qui ?

- Cela a-t-il tant d'importance ?

- Peut-être.

- Maman, s'il te plaît...

- S'il te plaît, oui, s'il te plaît. Tu avais dit que nous dînerions ensemble.

- Tu as meilleure mémoire que moi.

- J'avais cru - une légère hésitation puis, provocante, elle secoue sa cendre au-dessus du tapis et d'une voix juste ce qu'il faut d'enroué - oui, en général, quand tu vois ta fille, nous dînons toujours ensemble.

- L'exception confirme la règle.

- Mathilde a téléphoné.

On y est. Je me retourne parce que je sais que l'air qu'elle arbore, si je le rate, je m'en voudrai toute ma vie. Juste ce qu'il faut d'innocence dans le regard, mine de rien, et le mouvement reptilien de la langue qui passe entre ses lèvres parfaitement maquillées de ce rouge dont elle emportera le secret dans sa tombe. Quand je pense qu'il y a des fils qui se plaignent que leurs mères détestent leurs épouses.

- Et... ? j'interroge alors que je sais ce que cela va me coûter.

- Il s'agissait de Marion. Elle voulait te parler de... Il paraît que cette gamine s'est mis dans la tête de venir vivre ici et qu'elle croit que tu es d'accord et...

- Elle croit bien. Elle viendra. »

Changement d'expression le temps de digérer la nouvelle, une

trempe de lèvres dans le porto, une inhalation de carbone et hop, ça repart :

« Tu vas permettre à cette gosse de venir vivre ici ?

- Je suis son père.

- Enfin, mon chéri, restons sérieux. Cette gamine... Dans ton état. Tu sais ce qu'a dit le médecin.

- Justement, je crois que le fait que Marion vienne vivre ici, de temps en temps, va me faire du bien.

- De temps en temps ? Qu'est-ce que c'est que cette histoire de temps en temps ?

- Je vois que Mathilde, à son habitude, a omis le principal. Marion m'a demandé si elle pouvait venir une semaine sur deux.

- Rien de mieux pour déséquilibrer une gamine qui l'est déjà suffisamment. C'est ça que tu voulais dire où je suis mauvaise langue ? »

Cette fois l'expression se glace. Je l'entends ruminer jusqu'au cerveau amphibien puis :

« Tu sais mon chéri, ce que je dis c'est pour toi. Rappelle-toi dans quel état je t'ai trouvé quand je suis arrivée et tu sais parfaitement que tu es encore fragile. Je crois qu'il est encore un peu tôt pour envisager la présence de Marion, même une semaine sur deux. D'ailleurs Mathilde est d'accord avec moi. Ce surmenage... cela pourrait être dangereux.

- Maman, depuis quand Mathilde a-t-elle peur que je me surmène ? D'autant que c'est mon surmenage qui me permet de lui verser cette somme astronomique tous les mois.

- Divorce ! Qu'elle se remarie avec ce type et fin de l'histoire.

Apprends à mentir je pense, d'ailleurs j'enchaîne :

« OK... Et de même tu parviendras à oublier cette jolie maison du Cap que tu occupes jusqu'à ce jour. Moi ça m'est égal. J'ai toujours détesté cet endroit. »

Là, ça coince.

« En tout cas, si je suis ici c'est pour toi. Alors si en plus cette

gamine doit nous envahir...

- Ta petite-fille, maman, ta petite-fille. Même elle, elle t'appelle Mamie.

- Je crois que je vais vomir, dans un murmure suffisamment audible pour que j'entende bien. Cette fois ma patience atteint ses limites :

- Je crois que nous devrions en rester là, dis-je en sortant de la pièce, elle déjà sur mes talons.

- Et Mathilde ?

- Demain.

- Tu rentres tard ?

- Ça dépend de la pute que je vais me tirer ce soir ».

Je sais que je vais un peu loin. D'ailleurs elle s'arrête net. Dure comme de la pierre, d'un lent geste de main elle désigne ma chambre, là dans ce renforcement de couloir :

« Et ça ? Tu vas te décider à faire quelque chose? Ça sent le fauve. Décide-toi ou je m'en occupe.

- Je serais toi, j'oublierais rapidement cette idée, dis-je en sortant de la pièce, décrochant la première veste qui me tombe sous la main, ramassant mes clefs. Et j'ai beau me dire qu'il faut que je me calme, qu'il ne s'est rien passé, je claque la porte, dévale les étages et me retrouve dans la rue, devant le porche de l'immeuble où je commence à reprendre mon souffle.

Je ne sais pas comment elle fait pour parvenir ainsi à me taper sur les nerfs. Ce qu'elle dit n'a pourtant rien de vraiment blessant, simplement exagérément logique. Son ton de voix aussi. Les évidences qu'elle prononce ne suffisent pas, elle y met la bonne couleur produisant une sensation qui fait de la moindre de ses phrases une lame de rasoir passant entre l'ongle et la peau, des ongles crissant sur un tableau noir, un morceau de craie dans la bouche. Mon père m'avait dit une fois : « Ta mère, c'est du béton ». En vieillissant elle est devenue aussi la bétonnière, la grue et tout le chantier. Aujourd'hui elle est

l'inspecteur des travaux finis et le pire c'est qu'elle a toujours raison.

Conduire me calme et je commence même à lui trouver des excuses, sa solitude, le fait qu'elle n'aime pas vieillir parce qu'elle sait qu'en perdant de sa superbe elle perd aussi du pouvoir. Et simplement la peur de mourir. Rien de bien exceptionnel, juste un peu plus difficile à supporter parce que c'est ma mère. Le dîner avec Suzanne et David va finir d'effacer cette impression de me sentir coupable qui à présent me submerge. Coupable de ne pas la comprendre et simplement de me dire qu'on n'a qu'une mère.

Mathilde les avait baptisés « Le retour du Lagon bleu ». David faisait son droit avec moi et Suzanne était la petite-amie de son frère aîné. Alors qu'on parlait mariage, le frangin prit la tangente et disparut à Phi-Phi où il tomba raide amoureux d'un jeune travesti thaï appelé Mokky avec lequel il revint assister à la noce de son frère et de son ex. Il mourut du sida et aujourd'hui Mokky s'occupe des enfants de David et Suzanne. Mokky parle un franc-thaï-anglais, même avec les enfants, mais il paraît que c'est à cet âge-là qu'on apprend le mieux les langues étrangères. David et Suzanne ont une fille et un garçon. Ils habitent à Vincennes dans la maison que leur a laissée le père de David quand il s'est remarié avec la meilleure amie de sa défunte femme et est parti s'installer aux alentours de Montpellier ouvrir un club échangiste doublé d'une maison d'hôtes. Quand je vais dîner chez eux je me raconte toujours cette biographie et estime que ma vie est tout à fait normale.

David trouvait Mathilde « trop grande, trop prétentieuse, trop chiant », mais comme j'étais un parfait queutard il la respectait parce qu'elle était parvenue, de son point de vue, à me mettre la bague au doigt. Il méprisait Julien parce que « trop beau pour être honnête », que j'en subissais l'influence et « T'es amoureux de ce type ou quoi ? », si seulement... Concluant ma séparation d'un « Qui se

ressemble, s'assemble », David m'invite à dîner régulièrement depuis notre séparation et me présente toutes ses copines célibataires ou celles de sa femme. En général elles sont charmantes et si je voulais, je me les tirerais toutes. Le truc c'est que le repas fini je me rappelle rarement de leurs prénoms et si par malheur je fais un effort de mémoire c'est Mathilde qui sort. Je peux comprendre que ce soit un peu vexant. Ce soir, histoire de faire les choses de manière plus informelle, ils ont invité en plus de la célibataire d'usage un couple d'homos, amis de Suzanne et je me dis, alors que j'approche de chez eux, que ce serait peut-être ça la solution.

La jeune célibataire s'appelle Géraldine. Trente huit ans, cheveux en botte de cresson, un nez vraiment moche, sentant le patchouli et parlant chiffons. C'est donc du côté de Suzanne qu'ils ont tapé cette fois et les deux garçons font partie du même atelier. Pierre et Steven qui nous saoulent avec le boulot, le magazine où toute la fine équipe travaille et où a débarqué dernièrement un directeur artistique une vraie salope et patati, patata... Pédales, et en plus commères. Mis à part l'odeur et son tarin, la fille a les plus jolis yeux du monde et une qualité qui pour moi surpasse de beaucoup une gueule à la Sharon Stone : elle écoute quand on répond à une question qu'elle a posée. Aussi, au café j'emballe doucement sous les regards complices et ravis de mes amis. Histoire de tester, je parle de ma femme, j'ai encore du mal à dire ex, de ma mère, de ma fille. Histoire de faciliter les choses, Suzanne fait un panégyrique de ma progéniture et comme Marion s'entend si bien avec les jumeaux, elle se propose de l'emmener cet hiver faire du ski. Imaginer ma gothique de fille sur des planches, un tire-fesses



entre les pattes, trempant ses crottes de nez dans la fondue, me fait l'effet de surprendre Hannibal Lecter dans un restaurant végétarien. Poliment je promets de lui en toucher deux mots et sais que si je lui fais un coup pareil, la semaine sur deux je peux y compter comme sur un 30 février.

Bref. Comme il se fait tard je tente un « Je vous raccompagne ? » avec Géraldine. « Cela risque de vous faire faire un détour », « Vous savez, Clichy c'est sur mon chemin, par le périphérique c'est direct ». Et en avant pour le dernier verre.

J'ai déjà rencontré des gens qui sentaient la solitude mais là c'est le pompon. Un zoo. Trois tortues dans un bassin, un aquarium (ça remplace le feu de cheminée) et une cage bruisante de perruches. Manque l'alligator dans la baignoire et le piranha dans la cuvette des toilettes et vient l'inévitable « Tu as des animaux chez toi ? », « Si on considère une mère comme entrant dans la catégorie », suivi d'un rire cristallin, frais, léger qui me fait oublier que je vais baiser la fille de saint François d'Assise. D'autant que Géraldine a une peau hyper douce, des seins en pommes magnifiques, un cul ferme et super serré, un con étroit et super chaud dans lequel j'enfourne ma queue comme dans une gaine de cuir. Putain que ça fait du bien d'être avec une fille qui participe, avec qui YAKA laisser faire, qui gueule quand elle jouit et qui me finit avec la bouche et sans les mains. Un autre joint ? Mon portable sonne et, en larmes, hoquetant... ma fille.

Et dire que parfois je me creuse les méninges afin de déguerpir après le coup tiré. A la seule différence que là je n'avais pas envie de partir. Je commençais même, en plus de son parfum et son blair, à m'habituer au fait que nous nous étions envoyés en l'air pratiquement les pieds dans le vivarium sous le regard halluciné de la dernière bestiole que je découvre alors que je fume une cigarette, un lézard gros comme mon bras. Vrai qu'elle tombe mal ma gamine. Il faudrait qu'on mette ensemble un truc au point une fois qu'elle sera chez moi et qu'elle

estimera qu'il se fait tard et que papa doit rentrer. Ah ! la tyrannie de la progéniture. J'en aurais bien fait un autre petit voyage dans le con de Géraldine. En aurais-je été simplement capable ? La voiture semble rouler toute seule. Je suis saoul et stone comme depuis longtemps je ne l'ai été et là au coin de la rue ce n'est pas une mais deux Marion que je vois. Putain il faut que j'assume et ça aussi ça fait longtemps que je l'avais pas prononcé ce petit Sésame.

Marion est assise sur un banc, amorphe, au coin de la rue Saint-Denis et de la rue des Halles. Elle est encore capable de réagir quand je la klaxonne. Alors qu'elle se lève et se dirige vers la voiture je me tétanise : un vrai éléphant de mer. En plus son œil gauche est tuméfié. Elle tente de le dissimuler avec une mèche de cheveux hirsutes. Sa lèvre supérieure est fendue. Je préfère me taire. Que dire d'ailleurs ? Encore plus blanche que d'ordinaire. Pour m'appeler, elle a fait la manche. Elle s'est fait braquer par un groupe de connards sur le boulevard Sébastopol. Avant, elle et sa bande avaient tenté d'entrer dans une boîte près d'Oberkampf... Et avant ? Ils étaient chez quelqu'un. Quand ils se sont fait refuser l'entrée elle en a eu marre du plan galère du « Où on va maintenant ? ». Elle s'est engueulée avec le type qui était censé assurer la soirée. J'imagine le reste de la bande et, essayant d'être gentil, je lui dis que seule elle aurait eu plus de chance de passer le cerbère. Évidemment qu'on cachera ça à Maman. Le coquard ? Demain ce sera passé. Quoi, ton sac ? Tes papiers, ton fric, ta Visa, ta trousse de make-up. Tout ça se remplace. On va rentrer et on va faire ce qu'il faut. T'iras porter plainte demain. D'accord les flics sont des cons et porter plainte est en général inutile. Mais tu iras demain. Pourquoi demain ? Parce que tu pues l'alcool et puis imagine te présenter maintenant avec un vieux con comme moi, ton père, jamais ils vont y croire. Je risque de me faire épingler pour proxénétisme. Une fois à la maison tu me feras le plaisir d'appeler ta mère pour lui dire

que tu dors chez moi. Hein ? Tu lui as dit que tu dormais chez une copine ? OK, je téléphonerai une fois qu'on sera à la maison et t'es priée de dire à ton retour la même chose que moi. Quoi ? Ta copine t'a emmerdée avec ses histoires alors t'as décidé de partir et comme t'étais un peu courte question fric pour rentrer porte Maillot, tu t'es arrêtée chez moi. Pourquoi t'en voudrais-je ? Ma chérie, le principal c'est que tu sois entière. Et puis tu sais, c'est même arrivé à ton père.

Par contre je trouve que tu as vraiment sale gueule. Tu as bu... je sais, mais tes pupilles en cul de bouteille... c'est l'effet de sainte Heinekein. Si tu te fous de ma gueule je te dépose chez ta mère. Ecstasy. Bien, on va demander un petit Valium à ta grand-mère. Eh, je plaisante... On va la braquer : « Haut les mains mémé, le Valium ou la vie ». Et arrête de rire, je t'engueule là !

Je suis trop bon, trop con. Je me dis que demain il va aussi falloir la passer au fond de teint. Parce que l'œil, là, il est bleu et demain il sera vert et si ta mère te voit comme ça elle va penser que j'ai passé mes nerfs sur toi. Oui je déconne, mais quand même, faut qu'on trouve une solution et surtout, s'il te prend l'envie de t'aventurer hors de ta chambre, attends d'être sûre que ta grand-mère est bien dans la sienne ou mieux qu'elle est sortie. De toute façon avec la pastille que je vais te filer ce serait le diable que tu ouvres les yeux en même temps qu'elle.

A hauteur de l'immeuble je jette un coup d'œil en façade et dis, ça va, Méduse est couchée. Enlève-moi tes sabots avant d'entrer, pour un plan panthère rose t'es tout sauf dans l'ambiance.

Là, couchée, je ferme la porte de la chambre vide, le matelas au sol et lui donne ma couette. Quand je reviens avec un verre d'eau et la pastille du sommeil, Marion dort déjà. Je retrouve ma petite fille libre de ses oripeaux, la gueule déglinguée mais avec le sourire que seuls les enfants possèdent quand ils savent que même si la terre tremble

rien de mal ne peut leur arriver. Les parents veillent au grain. Alors que je ferme la porte de la vraie chambre de ma fille j'estime que deux heures du matin c'est encore une bonne heure, je tapote « Allô, Mathilde ». Je sais déjà l'ampleur du scandale qui se prépare et qu'importe ce que je vais dire ou ce que je vais taire. Même en tentant de me convaincre que c'est à présent une question d'habitude, je n'y parviens pas. Avoir une conversation avec Mathilde tient de la gageure. Pire maintenant que nous sommes séparés. Quoique, en y pensant bien je crois que nous avons cessé de nous parler dès que le « oui » fut prononcé. Si je me mariais avec l'une des plus jolies filles que j'avais eues dans mon lit et qui de plus était d'une intelligence foudroyante, Mathilde, elle, faisait un placement sur l'avenir. Je le dis maintenant. J'avoue qu'à l'époque j'étais aveugle, si l'on considère qu'être amoureux est une perte des sens en sus de la faculté de jugement. En épousant Mathilde je convolais du même coup avec une belle-mère alcoolique, un beau-père fier de son nom et qui me le faisait bien sentir. Mais la puissance de l'argent achète jusqu'au pardon et ça, je le compris rapidement quand je commençai réellement à en gagner. Mathilde finissait ses études et dans les trois-cents mètres carrés que nous acquerions, elle commença à exercer plus par désœuvrement que par nécessité. Ses relations, celles qu'elle liait par un charisme personnel indiscutable et celles que lui amenait sur un plateau son milieu, lui permirent d'avoir rapidement une clientèle régulière de ce que je considérais comme une bande d'aliénés mondains, majoritairement féminins et qui s'emmerdant de leur journée vide de cocktail, développaient des névroses proportionnelles au compte en banque de leurs maris. Ce qui pourrait paraître comme un mépris affirmé pour sa profession en est vraiment un. J'avoue qu'à cent euros les vingt minutes de canapé ça fait quand même chérot de l'ennui. Je reconnais que ce monde développait chez moi une curiosité malsaine.

Quand je rentrais du bureau, avec un dossier sous le bras, j'aimais entendre Mathilde qui, sous le couvert de l'anonymat, me parlait d'un patient, d'une séance particulièrement croustillante où d'un colloque qu'elle était en train de suivre. Le problème c'est qu'elle se mit en tête que moi aussi je devrais y passer. La manière dont j'effectuais mon travail lui paraissait compulsive, révélant, je cite, un mode de défense compensatoire, héritage d'une frustration infantile. Moi, la seule frustration que je voyais, c'était l'emprunt bancaire qu'il fallait rembourser, ainsi que mon beau-père et la ruineuse garde-robe de ma femme qui justifiait ses achats parce qu'il était important qu'elle soit au top d'elle-même. J'arguais de mes propres nécessités. Il est vrai qu'après avoir acquis trois costards de bon goût il suffisait de changer régulièrement de chemise et de cravate pour donner l'impression d'en posséder une quarantaine. Peut-être est-ce vrai que ma formation juridique me faisait spontanément investir dans le fonctionnel. S'il y avait symptôme je veux bien le lui accorder là. L'arrivée de Marion fut le début de la pente descendante pour ses occupations professionnelles.

Mathilde voulait avoir tout son temps pour s'occuper de l'enfant qui, dès sa naissance, présenta un œil totalement incurvé sous la paupière nécessitant une intervention chirurgicale immédiate. Le décisif, justifiant l'abandon de ses activités, fut que Marion lui dégueulait dessus tout ce qu'elle tentait de lui faire ingurgiter. Le fait est assez commun, la rassurai-je. Moi aussi je dégueulais le lait maternel et j'y ai survécu. Marion grandit ainsi sous la vigilance d'une mère attentive, parfaite maîtresse de maison et femme dont la présence valorisait son mari. Tout ce que je possédais fit partie de la liste qu'elle présenta point par point quand elle estima que je lui en devais assez face au sacrifice qu'elle avait fait de sa vie, d'elle-même et « parfaitement Madame la Juge ». Perfection qui, loin de me rendre heureux, fit de moi un triste

sire crevant d'ennui une fois qu'il rentrait à son domicile. Aussi dépensais-je toute cette agressivité au travail car je savais ce qui m'attendait de l'autre côté de la porte. Xanthippe avait au moins l'avantage d'être hystérique, ce qui permettait à Socrate de partir en claquant la porte pour se saouler avec ses copains. Même en cherchant bien, que pouvais-je reprocher à ma divine épouse ? Même nos coïts devinrent des œuvres d'art. Je me demande à quel point elle plaisantait le jour où elle envisagea que nous achetions une caméra pour graver ces instants afin de les visionner avec nos amis « Eh oui, jusqu'au pieu je suis irréprochable ».

Les emmerdes surgirent de nouveau quand il fallut inscrire Marion à l'école. La maternelle du quartier ? Je délire ou quoi. Elle voulait pour notre fille le meilleur, ce que je peux comprendre, mais son discours sur l'harmonie intérieure et sur des études adaptées et évolutives me fit frémir. Le « Notre fille est ce que nous avons fait de mieux » me fit ce soir penser que ce que j'ai ramassé une heure avant dans la rue est devenu parfaitement n'importe quoi. La colère que je piquai quand Marion se fit virer avec perte et fracas, un an auparavant de son collègue à dix mille le semestre, parce qu'elle sniffait de la colle avec des copines, lui parut toujours inqualifiable. Encore plus inqualifiable que derrière son dos j'aie pris sur moi d'inscrire Marion au lycée en acceptant que celle-ci perde son année d'avance. « Elle t'en voudra toute sa vie de cette année que tu lui dérobes », sûre que sa fille était de son côté et prendrait toujours sa défense, solidarité féminine face à cet animal que des siècles de civilisation n'ont pas décrotté de son machisme originel. J'y ai cru. Surtout quand Marion partit avec sa mère. Son appel tragique de cette nuit me démontre le contraire et c'est blindé de cette découverte, que je compose le numéro de Mathilde, décidé cette fois à en découdre avec le super-ego javellisé de ma femme :

« Voui, je sais qu'il est tard. Voui j'ai bu. Bon, moi aussi je suis fatigué, ferme-la et je te promets d'abrèger. Je t'appelle pour te prévenir que Marion est chez moi. Pourquoi ? Je crois qu'elle a eu un problème avec sa copine et qu'elle a décidé de partir. Quoi ? Elle avait juste assez de fric pour rentrer ici. Écoute, là, elle dort. Je suis d'accord il faut qu'on parle. L'idée vient d'elle. Attends une seconde là, je suis quand même son père. Qu'est-ce que tu veux que je te cache ? Inutile de venir, elle rentrera demain. Je te dis qu'elle dort ». Jusqu'à ce point je restai calme et puis y'a tellement longtemps que je me retiens de perdre les pédales que putain ! ça fait sacrément du bien.

« Bon écoute, Marion t'a raconté des craques sur cette soirée. Je l'ai ramassée aux Halles droguée comme un âne, la tronche violette parce qu'une bande de jeunes cons lui est tombée dessus et l'ont allégée de son fric et de ses papiers ! » Il existe des moments où le silence serait la meilleure réponse mais lui demander un truc pareil c'est croire que la paix est possible entre Israël et le monde arabe :

« Ce que je compte faire ? Écoute poulette, de mon côté je verrai demain et si ça te démange de faire un truc, appelle un serrurier pour ta porte parce qu'en prime, elle a plus ses clefs et ça me ferait super culpabiliser que durant la nuit les braqueurs de ta fille débarquent chez toi et te fassent ce à quoi elle a échappé parce qu'ils l'ont pas trouvée bandante et je te jure qu'eux ça sera tout sauf la fusion de ton âme avec l'univers qu'ils viseront ».

J'entendis un hoquet, un « t'es un connard » et clac, le doux timbre de la communication que l'on abrège parce que y'a un truc qu'elle déteste et j'aurais dû en jouer davantage de cette délicieuse vulgarité qui est de mon point de vue l'expression de ma perfection.

Je suis malgré tout assommé, comme occis, par mon coup de gueule. Ce n'est pas dans ma nature. Quand je ne me sens pas coupable, je suis plutôt quelqu'un de froid. L'alcool peut-être ? Le mieux à faire

est d'aller me coucher et de sombrer dans ce sommeil éthylique qui m'ouvre les bras. Mon sauveur. Demain la gueule de bois, je ricane, en me dirigeant vers la chambre alors que j'aurais pu rester sur mon canapé et je sais qu'en bougeant je fais une grave erreur car maintenant, allongé, je cherche le sommeil. Dire que pour la majorité des citoyens le week-end est synonyme de beuverie suivie de repos. J'avoue que j'envie cette capacité qu'ont les autres de se déconnecter. Dormir, s'endormir. Il y a bien longtemps que j'ai oublié ce que cela signifie. Y'a toujours un truc qui me trotte dans la tête : un dossier à traiter, des coups de fils à donner à des bureaux dépendant d'autres fuseaux horaires afin de coordonner les actions à venir la prochaine semaine. En général je ne m'endors qu'au petit jour, quelques heures, sans éprouver une quelconque fatigue. Je pense aux pilules de ma mère et je me dis que ce soir cela me ferait du bien d'en gober une. Je me relève et c'est la bouteille de whisky que j'expédie parce qu'entre les deux manières de m'assommer, le jus d'orge est un produit bio. Assis dans mon lit, contemplant mon verre vide, j'éprouve cette lassitude contre laquelle je lutte depuis tant de temps et à laquelle cette fois rien me permet d'échapper.

Alors je pleure. Silencieusement. « Parce qu'un vrai homme si ça doit pleurer ça le fait à l'intérieur » me disait ma mère qui dressait l'oreille dès que j'entrais dans ma chambre. Même me masturber c'était toute une galère. A quarante ans, alors que les larmes coulent de mes yeux, j'attends de la voir surgir sans frapper dans ma chambre, l'air réprobateur et dédaigneux face à ce manque de discipline. Aussi, ai-je appris très tôt à pleurer en silence parce qu'avec ou sans raisons connues ça me fait du bien. Les raisons, cette fois, j'en suis plein, et mon sens des responsabilités en rencontre ce soir sans trop y réfléchir. Je ploie sous le poids de l'échec de mon mariage, de l'enlaidissement de ma fille et de la solitude de ma mère. Je flippe d'avoir viré un millier de

personnes, et les autres qui sont sur la sellette et qui, parce que je suis le meilleur dans mon job, vont perdre le leur. Je vomis la trahison de Julien, le bonheur de David et Suzanne et la baise avec Géraldine dont j'ai oublié de prendre le téléphone parce que j'en avais rien à foutre en fait de cette fille et que là, ensuqué dans mon alcool je me dis quand même qu'elle méritait mieux ce soir qu'un salaud qui la saute et qui après avoir vidé ses couilles, s'est cassé comme un client de passage. Je me dis que la vie est dégueulasse et que rien ne justifie ce que nous faisons aux autres et encore moins la fallacieuse raison de se dire que nous faisons les rencontres que nous méritons et rien d'autre. Et hop, un autre verre, histoire de désinfecter, liquider cet apitoiement qui fonctionnerait si j'étais inconscient du fait que je suis un pourri. Comparé à d'autres j'estime que c'est un luxe de traîner ce spleen, qu'il est facile d'être malheureux avec un compte en banque créditeur de quelques centaines de milliers d'euro. Faire des dons à de bonnes œuvres serait-il un bon moyen d'acquérir un peu de tranquillité d'âme ? Pourquoi ? Pour laver cette conscience qui aime faire du fric et qui déjà me demande « Pourquoi t'en filerais aux autres qui, en fait, connaissent la solution afin de sortir de leur merde ? » Moi, personne m'a tendu la main et celle que je tends, je sais que la seule chose qu'elle rencontre, c'est l'arrière-pensée du comment on va me bouffer tout le bras.

Personne ? Si, toi, qui tapes à ma fenêtre. « Pourquoi est-elle fermée ? » m'interroges-tu de ton regard vert qui me fait comprendre que toi, et seulement toi, sais y faire avec mon misérable chagrin.